

Money Game

Dans l'univers impitoyable des marchés boursiers



Sébastien Thiboumery

RÉCITS
JDH 
ÉDITIONS

Paru chez JDH Editions

REUSSIR EN BOURSE, c'est presque facile !
de Jean-David Haddad, (janvier 2017)

LE TRADING, c'est presque facile !
de Stéphane Ceaux-Dutheil (mai 2017)

LA PSYCHOLOGIE DU TRADER
PARTICULIER,
de Jérôme Mangin (mars 2017)

LES TRADERS SONT DE VRAIS
COMMUNISTES...
de Benoist Rousseau, *Récits* (2018).

CE QUE VOTRE BANQUIER NE VOUS
DIRA JAMAIS...
de Jean-David Haddad, (2018).

L'EUROPE DE LA DERNIERE CHANCE...
de Jean-Louis Clergerie, *Essai* (2018).

L'ECONOMIE ? RIEN DE PLUS SIMPLE, de
Jean-David Haddad, *Les pros de l'éco*, (2018).

Les biens de la terre ne font que creuser l'âme et en augmentent le vide.

Chateaubriand

Table des matières

Au commencement

Bérénice

Vanessa

Steinfeld & Co

Le stage

Paul

L'introduction en bourse

Le roadshow

24h avant le gong

La cotation

Second souffle

Martin Laval

Greed is good

Visite d'une société agroalimentaire

Le succès du sushi

Les valeurs du vice

Journée de résultat

Sud de l'Écosse, un matin

David Steinfeld

Summer time

Port d'Antibes, 15h

Salle des Étoiles du Sporting Monte-Carlo, le même jour, 20h

Saint-Tropez

Deauville
Le bonus
Le plongeon
Le chevalier blanc
Sombres prédictions
Paris, 21h
The turning of the tide
L'inspecteur

Winter is coming

Dimanche
Lundi
Mardi
Mercredi
Jeudi
Vendredi
Samedi
Dimanche
Lundi noir
Révélations
Pendant ce temps, à Monaco
La lettre
Épilogue

GLOSSAIRE

Au commencement

Bérénice

Quand elle était petite, elle détestait tout. Elle exécrait son père, éleveur de bovins en Normandie. Lorsqu'il la serrait dans ses bras, la puanteur des bestiaux lui soulevait régulièrement le cœur. L'homme n'aimait les bêtes qu'en sauce. Les plaisanteries lourdes qu'il racontait à table sur des histoires d'animaux égorgés lui firent haïr à jamais la vue et l'odeur du sang. Elle faisait toujours le même rêve. Elle vivait dans une belle maison propre.

Chaque matin au réveil, un lapin venait se blottir contre elle. Une tache rouge apparaissait sur sa chemise d'un blanc immaculé. C'était du sang. Elle se levait en criant et le lapin la poursuivait, un filet de sang ruisselant de sa gorge. Puis elle se retrouvait nez à nez avec son père dans la cuisine, l'air hagard, un couteau à la main.

Bérénice avait une seule amie, Émilie Duchamp, qui habitait avec son père dans une grande demeure en centre-ville. La maison était propre et bien tenue. Il y avait des rideaux aux fenêtres, des fleurs dans la cuisine, on l'appelait « mademoiselle » et on servait du gâteau au chocolat pour le goûter. Le soir, elle préférait rentrer chez elle à pied afin d'éviter que ses parents ne viennent la chercher. Le père d'Émilie était banquier. Il s'occupait de la gestion des grandes fortunes. Il aimait à dire que la finance dominait le monde et que, si l'on voulait mieux le comprendre, il fallait apprendre l'économie. Un jour, Émilie annonça qu'elle partait vivre à Monaco. Ce fût un déchirement pour Bérénice

qui se retrouva de nouveau seule, tout comme dans son rêve.

Bérénice n'aimait pas l'école. Les matières enseignées l'ennuyaient, toutes à l'exception de l'anglais, enseigné par mademoiselle Howards. L'Anglaise avait une dentition à faire peur aux plats et aux gens, si bien qu'elle n'était jamais contredite. Elle invitait régulièrement ses élèves les plus doués à venir prendre le thé dans son appartement, où elle vivait seule avec un canari. Mademoiselle Howards s'enticha de Bérénice et se mit en tête de lui apprendre toutes les choses qu'une jeune fille de son âge devait savoir sur les hommes qui avaient tous, selon elle, une seule idée en tête. Le baccalauréat en poche, la jeune fille prit la décision d'étudier à Londres, après avoir décroché une bourse d'études à la London Business School. Elle voulait suivre les conseils du père d'Émilie et apprendre l'économie. Ses parents l'accompagnèrent sur la place de la mairie d'où elle prit le car pour Calais. Il y avait foule sur la place, car c'était jour de marché. Toute l'aristocratie du tracteur était là. Une vieille femme édentée se planta devant Bérénice, brandissant par les pattes un canard dont elle se mit à vanter bruyamment les qualités, ce qui eut raison de l'hésitation de Bérénice à partir. Elle s'engouffra dans le car, après avoir rapidement étreint sa mère et embrassé son père. Lorsque le véhicule démarra, elle ne se retourna pas. Bérénice ne connaissait pas Londres. Elle resta un moment sur le trottoir, immobile, jetant des regards découragés. Il faisait nuit. Les réverbères semblaient suspendus dans l'obscurité comme des étoiles. Elle arrêta un taxi d'un signe de la main et tendit au chauffeur une feuille de papier avec une adresse. Puis elle s'installa sur la banquette tandis que l'homme chargeait la valise. A peine venait-elle de s'asseoir qu'elle s'endormit, fatiguée par son long voyage.

Bérénice était une frêle jeune fille de dix-huit ans. La bourse versait mille livres par mois et, une fois le loyer payé, il lui restait à peine la moitié pour vivre.

Bérénice se sentait pauvre. Et être pauvre à Londres est bien pire que n'importe où ailleurs. Elle mangeait peu, car trouvait la nourriture mauvaise, et sortait peu, car n'avait pas d'amis. Elle n'avait pas réussi à sympathiser avec les quelques Français rencontrés sur place. Quant aux Anglais, ceux-ci avaient une vie trop cloisonnée. D'un côté, la famille et les amis de jeunesse. De l'autre, les relations de travail. De toute manière, les endroits agréables pour sortir, prendre un verre à une terrasse ou manger un morceau étaient difficiles à trouver. La seule distraction vraiment abordable était l'alcool.

Bérénice habitait à Aldgate East. Elle logeait dans un appartement qu'elle partageait avec une Anglaise, Loren, de dix ans son aînée. Loren passait ses soirées en tête à tête avec son vieux chat Winston, sourd et aveugle. Les deux femmes avaient chacune leur chambre, mais partageaient les parties communes.

Loren s'était résolue à prendre un locataire depuis la perte de son emploi. Le règlement érigé par Loren comportait deux interdictions. La première était la visite d'un garçon. La seconde : défense absolue de toucher à son cheddar dans le réfrigérateur. Bérénice partait tôt le matin et rentrait tard le soir. Une fois la barrière de la langue franchie, il restait encore à apprendre et assimiler des concepts économiques qui lui étaient peu familiers. Elle croisait Loren très rarement, mais trouvait toujours Winston couché sur son lit.

Vanessa

Le dimanche, Bérénice flânait à la National Gallery. Elle aimait parcourir le musée qu'elle connaissait par cœur, où chaque salle porte le nom de son généreux restaurateur. Au détour d'une allée, elle remarqua une jeune fille d'à peu près son âge. Brune, élégamment vêtue, elle avait un tel charme que Bérénice, piquée de curiosité, s'approcha et fit mine de contempler la toile qu'observait cette dernière. Celle-ci tourna la tête et leurs regards se croisèrent. Elle avait de magnifiques yeux verts.

- Rubens est le peintre qui sait le mieux donner chair et vivacité aux modèles issus de la sculpture, dit-elle avec agressivité comme si elle voulait être contredite.

- Je pense que c'est un peintre remarquable, répondit Bérénice avec un trémolo dans la voix.

- Regarde cette position d'Hercule. Quelle belle référence au torse du Belvédère.

Bérénice hocha la tête :

- On observe également une référence à la sculpture chez Poussin.

Il y eut un silence. Bérénice eut peur que la conversation en reste là. Heureusement, la jeune fille reprit.

- J'adore Poussin ! Elle regarda sa montre et ajouta : j'ai une heure devant moi, ça te dirait de prendre une tasse de thé ? Je connais un endroit où l'on sert de très bonnes pâtisseries.

Elle s'appelait Vanessa et vivait seule avec son père dans un hôtel particulier à Mayfair où elle disait s'y ennuyer profondément.

- Passe à la maison demain soir. Mon père organise une réception.

Le lendemain après-midi, Bérénice acheta une paire de chaussures et un adorable petit chemisier qu'elle avait remarqués quelques semaines plus tôt, mais qu'elle n'avait pas osé essayer. Elle n'avait porté jusque-là que de larges tricots pour cacher ses seins auxquels elle s'efforçait de ne

jamais penser. Avant de partir, elle se regarda dans la glace et sourit, satisfaite du résultat. Elle prit le métro et descendit à la station Greenpark. Elle détestait prendre le bus, toujours bondé et conduit par des chauffeurs qui semblaient prendre un malin plaisir à accélérer sur les piétons qui ne traversaient pas dans les clous. Elle sonna à l'adresse indiquée. Elle se trouvait devant un immeuble victorien avec des colonnes de marbre, encadré par deux immeubles. On eût dit une tranche de maison prise en sandwich. Un homme carré à la façon des pierres de taille vint ouvrir.

- C'est pour quoi ?

- Je suis invitée par Vanessa.

Le majordome hésita un instant, la considéra du coin de l'œil et se décida à la faire entrer dans un hall tout en marbre, où se trouvaient plusieurs invités. Vanessa embrassa Bérénice avant de s'éclipser pour aller saluer d'autres invités. Elle tenait à la perfection son rôle de maîtresse de maison. Bérénice remarqua un jeune homme qui la regardait avec insistance. Il proposa d'aller fumer sur le balcon. Elle accepta, bien qu'elle ne fumait pas. Accoudé à la rambarde, il hocha la tête vers une Porsche garée dans le jardin. « Bientôt, moi aussi j'en aurai une ». Il s'appelle Éric. Il a vingt-six ans et est trader à la City.

- Je suis ici pour une seule raison : gagner de l'argent. Il tira une bouffée de sa cigarette et, d'un geste machinal, réajusta sa manche de chemise, laissant dépasser un bouton de manchette en or. Londres, c'est bien si tu es jeune, en bonne santé et que tu bosses. Seuls les résultats comptent. Tu viens ici quelques années, tu fais du pognon et tu te casses. Tu connais bien Vanessa ?

- Je l'ai rencontrée seulement hier, en visitant un musée.

- La National Gallery ? demanda Éric, un rictus au bord des lèvres.

- Oui, comment le sais-tu ?

- Son père est un des plus gros donateurs.